

L'école et le défi des migrants

ÉCOLE On attend des dizaines d'élèves supplémentaires pour la rentrée

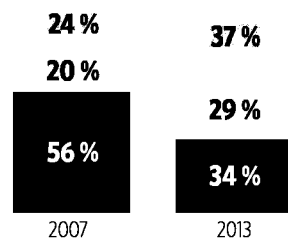
LES CLÉS DE LA RENTRÉE

Conso, cours philosophiques, argent, excellence... Chaque jour, jusqu'au 1^{er} septembre, « Le Soir » se penche sur un des grands défis de l'école francophone.

Diminution de la maîtrise du français

Langue maternelle des habitants de Bruxelles-Capitale

Autre(s) langue(s) que le français
Français + autre langue
■ Français uniquement



LS - 280815 - Source : BRIO - taalbarometer 2013

► L'afflux de demandeurs d'asile devrait venir gonfler les rangs des écoles cette année.

► Le défi est aussi de

gérer la scolarisation des migrants au long cours.

Papiers ou pas papiers, un enfant est un enfant. Notre job, aujourd'hui c'est de les prendre en charge. C'est aussi de repenser la manière de répondre aux nouveaux besoins. » La crise de l'accueil de cet été se doublera-t-elle d'une crise dans les écoles ? Joëlle Milquet l'assure : « Je ne lésinerai pas une seconde sur la manière dont je vais prendre en charge les migrants dans les écoles. Je suis cohérente avec mes idées, avec mes valeurs humanistes ».

En la matière, il y a bien sûr urgence. Si les portes des écoles de Wallonie et de Bruxelles sont ouvertes, il est difficile pour Fedasil d'estimer précisément le nombre de jeunes qui vont solliciter un encadrement scolaire, notamment parce que l'afflux de réfugiés concerne surtout des hommes de 25 à 30 ans qui ne sont pas concernés par l'enseignement obligatoire. De plus, « la plupart des enfants qui arrivent ces derniers jours ne seront pas scolarisés tout de suite dans les écoles. Pour l'instant, ces familles et les mineurs non accompagnés sont installés dans des centres d'urgence. Ils ont besoin d'un temps d'adaptation et de stabilité ». N'empêche, toute cette semaine, les réunions se sont multipliées entre le cabinet de la ministre de l'Enseignement et le centre Fedasil pour planifier

les besoins en classes « Daspa ». Derrière l'acronyme de « Dispositif d'accueil et de scolarisation des primo-arrivants » se construit un accompagnement scolaire adapté. Objectif prioritaire : l'apprentissage du français, étape indispensable avant de se tourner vers une scolarisation classique. Aux 60 classes Daspa existantes, viendront s'ajouter deux nouvelles structures à Tournai et une à Morlanwez, tandis que l'on va renforcer les Daspa actuelles. Par ailleurs, on a maintenu plusieurs classes de ce type qui, au 30 juin dernier, étaient tombées en dessous des normes de maintien. Une seconde vague d'élèves à scolariser le seront en fonction des demandes.

Après l'urgence, il y a la gestion sur le long terme dans un contexte où le français perd peu à peu son statut de langue dominante. Un extrait du récent rapport McKinsey sur l'état de notre enseignement en dit long sur le sujet. En 2007, plus de la moitié des habitants de la région de Bruxelles-Capitale (57 %) avaient été élevés uniquement en français. Six ans plus tard (en 2013), ils n'étaient plus qu'un tiers (34 % exactement) !

Dans le contexte, « de cette nouvelle sociologie, nous devons diversifier nos pédagogies. Nous pouvons, par exemple, nous inspirer de ce qui se fait en Finlande où le cours de finlandais comme langue étrangère fait l'objet d'une

approche tout à fait spécifique pour les primo-arrivants ». Et Joëlle Milquet de poursuivre : « On doit aussi veiller à adapter nos programmes d'éducation permanente à l'attention des parents pour leur offrir massivement des cours de français. Nous savons que c'est un des points clés des causes de l'échec. Combien d'enfants, par exemple, sont maintenus en maternelle parce qu'ils ne parlent pas bien la langue de l'enseignement ! Nous devons accompagner les parents dans leur mission de suivi d'apprentissage de leurs enfants ».

Alors que le même rapport McKinsey pointe une pression démographique constante sur Bruxelles, avec une hausse de la population scolaire de 13 % à l'horizon 2025, alors qu'il souligne une concentration de la croissance dans les zones à indice socio-économique faible, la ministre craint les conséquences de ce double mouvement sur le taux d'échec. « Il faut, dit-elle, mettre en place des dispositifs complètement nouveaux, avec une priorité sur l'enseignement maternel. » L'idée étant notamment d'intégrer la connaissance de notre langue aux priorités. « C'est à ce niveau que se créent les inégalités. En favorisant une meilleure connaissance du français, on induit un meilleur apprentissage de la lecture, des maths, des sciences... C'est un tout ! » ■

ÉRIC BURGRAFF

Jean, 16 ans « Même quand j'ai doublé, les profs m'ont encouragé »

TEMOIGNAGE

Intégrer une classe où l'on ne connaît personne pour y suivre des cours dans une langue dont on ne comprend pas un traître mot, dans un pays qu'on ne savait sans doute pas placer sur une carte quelques mois auparavant. Ce que des milliers de jeunes Syriens ou Irakiens vont vivre dans les semaines qui suivent, Jean l'a expérimenté il y a trois ans déjà.

« Quand on sait que je m'appelle Jean, on comprend... », glisse l'ado, qui confirme que sa famille est chrétienne. En 2012, ils sont sans doute parmi les premiers Syriens à quitter Alep. Une famille relativement aisée : « Ma mère était prof de gym et elle a joué pour l'équipe nationale de volley de Syrie, explique fièrement Jean. Mon père il était... Je ne sais plus le mot. Il tenait un magasin où il réparait des objets en or, en argent... » Jean parle le français couramment, mais, parfois, il bute encore sur un mot. Comme « bijoutier ». « Oui, c'est ça ! », reconnaît l'adolescent qui a aujourd'hui 16 ans. Sa famille est aussi privilégiée d'une autre façon. « Nous avons à la fois la nationalité syrienne et la nationalité grecque », explique Jean, dont la grand-mère paternelle provient de la péninsule hellénique. L'été 2012, Jean, son frère et sa mère rejoignent donc le père de famille qui est arrivé six mois plus tôt en Belgique, où vit un oncle de la famille depuis 15 ans.

Rapidement, la famille s'attelle à chercher une école pour la rentrée. Grâce à l'intervention d'un abbé qu'ils ont rencontré en Belgique, Jean obtient une place au Collège Saint-Pierre, à Uccle, après avoir essuyé un premier refus dans l'établissement. Il in-

tégrera finalement sa classe de deuxième humanité (le niveau qu'il devait avoir en Syrie) deux semaines après la rentrée : « C'était un mardi, je m'en souviens. Un professeur m'a amené dans le local et m'a dit "voilà, c'est ta classe". Je me suis un peu présenté : "Je m'appelle Jean, je viens de Syrie". Puis la professeur de néerlandais a demandé si quelqu'un voulait bien m'aider. » Si Jean connaissait déjà un peu le français, grâce aux cours qu'il en avait en Syrie, le premier cours dans lequel il débarque est donc un cours... de néerlandais !

Rapidement, un élève lui propose de l'aide, puis un second, Sebastian, qui deviendra son ami proche : « La première année, j'ai redoublé, c'était très difficile. Si j'ai réussi, c'est grâce à lui ». Jean a aussi pu compter sur l'aide de ses professeurs, dont certains lui préparaient des interrogations adaptées, quand d'autres n'hésitaient pas à remplir son cahier. « Ma professeur d'EDM dictait et je n'arrivais pas à suivre, explique Jean. Les profs, c'est magnifique ici ! J'ai rencontré des professeurs à qui je pouvais tout dire, et qui veulent que je réussisse. »

« Les autres élèves me corrigent »

Et puis, Jean a dû s'adapter à un système différent : « D'abord, en Syrie, on commence plus tôt et on termine à 14h30, détaille le jeune homme. Au départ, ça m'arrangeait d'être en classe plus longtemps, de ne pas devoir aller trop à la récré, parce que je ne connaissais personne. J'avais peur de parler français, que les gens rigolent de moi, mais en fait ils me corrigeaient simplement. Puis, je suis sorti de ma cachette. Aujourd'hui, tout le monde me connaît dans l'école. Je ne suis

plus du tout timide avec les garçons, avec les filles encore un peu... » Jean observe aussi qu'en Syrie, il y a beaucoup plus d'étude « par cœur » : « Ici, il faut comprendre. Si on est attentif en classe, ça va, mais au début

c'était plus difficile pour moi. » Le jeune ne cache pas sa fierté quand il nous annonce que cette année, il n'a pas raté un seul test de français. En mathématiques, il n'a jamais eu de problèmes. C'est le néerlandais notamment qui le recale. Après avoir doublé sa deuxième humanité, il s'apprête à recommencer tout juste sa troisième. « Mais même

quand j'ai doublé la première fois, les professeurs m'ont encouragé : "on ne va pas te laisser quitter le collège, on voit que tu es intelligent, tu peux y arriver !" »

S'il apprécie le système belge, Jean n'en oublie pas pour autant son pays. « Je suis fier d'être Syrien ! C'était magnifique, c'est vraiment dommage ce qui se passe maintenant... J'aimerais

bien y retourner, mais je veux garder une image propre de mon pays. Un ami de mon père nous a dit que la mort était devenue quelque chose de quotidien. Une cousine de mon père a été tuée par un sniper. Avant la guerre, chrétiens et musulmans vivaient ensemble. Je connais bien l'Islam et ça, ce n'est pas l'Islam. Je n'y comprends plus rien. C'est quoi

la guerre maintenant ? »

Les parents de Jean ont ouvert un snack à Uccle, pour le plaisir des Bruxellois visiblement. « Les Européens aiment bien notre nourriture ! », annonce fièrement l'ado. Et lui, apprécie-t-il la gastronomie belge ? « Bah, ici, il n'y a que le steak et les frites ! », lance-t-il en riant. ■

ÉLODIE BLOGIE